

Le roi de coeur *The Fisher King* de Terry Gilliam

Georges Privet

Numéro 58, novembre-décembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Privet, G. (1991). Compte rendu de [Le roi de coeur / *The Fisher King* de Terry Gilliam]. *24 images*, (58), 69–69.

THE FISHER KING

DE TERRY GILLIAM

LE ROI DE COEUR

par Georges Privet

Il est ironique que ce soit la débâcle financière de son meilleur film *Les aventures du Baron de Munchausen* qui ait finalement amené Terry Gilliam à revenir aux États-Unis après une longue carrière indépendante en Angleterre. De même, il est ironique que ce premier film américain soit aussi son premier film contemporain, puisque l'auteur de *Brazil* et de *Time Bandits* s'est montré jusqu'ici peu intéressé par le présent, et qu'il connaît certainement moins celui de son pays d'origine que celui de sa terre d'adoption. On pourrait dire, finalement, qu'il est aussi ironique que ce film personnel (pourtant écrit, et ce, pour la première fois, par un autre que le cinéaste) ait pour sujet le remords, le retour aux vraies valeurs et la rédemption. Mais on aurait tort de voir dans ces fausses évidences de véritables ironies, puisqu'elles forment, de par leurs apparentes contradictions et leurs réelles complexités, la richesse, la profondeur et la maturité de cette profession de foi cynique et de ce conte désenchanté qu'est l'inégal mais passionnant *Fisher King* de Terry Gilliam.

En son centre, la rencontre de deux chevaliers modernes, preux mais récalcitrants, unis par le destin. Le premier, Jack Lucas, est un animateur de ligne ouverte survolté, qui passe de la célébrité à la disgrâce après que l'un de ses auditeurs désaxés ait tué sept innocents à la suite de ses commentaires. Le second est un ex-professeur d'histoire médiévale surnommé Parry («éviter un coup» en anglais) qui vit en clochard nourri de rêves, de mythes et de légendes depuis que sa femme est morte, tuée par le même assassin. Le premier est une voix sans corps, passé de la radio à la gérance d'une petite boutique vidéo; le second, un corps sans voix, qui cherche son salut dans les rues qu'il a troquées contre ses couloirs d'université. Le hasard les unira dans les bas-fonds de New York et les lancera dans la quête impossible d'un improbable Gräal.

Ce Gräal, pour Gilliam, c'est d'abord et avant tout le pouvoir de croire; le pouvoir de croire à l'amour, à l'amitié, en soi ou aux autres. L'imaginaire et sa force sont bien sûr au centre de *Fisher King*, comme en celui de tous les films de Gilliam, mais ils sont ici abordés par là où les autres films se terminaient: à la frontière du réel. Là où le

Baron de Munchausen ou le héros de *Brazil* triomphaient de la mort par l'imagination (une imagination souvent proche de la schizophrénie), les personnages de *Fisher King* partent de la folie où le monde les a poussés et tentent de rejoindre le second par le pouvoir de l'imaginaire à transcender la première. Là où Gilliam créait jadis des mondes fantastiques où l'imaginaire triomphait du banal, il filme cette fois un monde terre-à-terre où l'imaginaire doit triompher de l'horreur quotidienne et de la folie ordinaire.

Entre les deux personnages masculins, deux rôles féminins, superbement interprétés et — fait trop rare dans le cinéma US

Doctor, Doc Hollywood), de l'autre, la chute chez les sans-abri d'un professionnel sans pitié (*Life Stinks* de Mel Brooks), *The Fisher King* reste incontestablement un film de son auteur, et poursuit, comme tel, les préoccupations qui sont les siennes depuis *Jabberwocky* (dont il évoque le monstre-vedette avec son terrifiant Chevalier Rouge) et *Monty Python and the Holy Grail* (sa première exploration — franchement comique celle-là — de la quête du Gräal).

Si on peut déplorer quelques excès (notamment du côté des visions de Parry, trop nombreuses et appuyées) et quelques baisses



Parry (Robin Williams), Anne (Mercedes Ruehl), Jack (Jeff Bridges) et Lydia (Amanda Plummer)

pour ne pas le souligner — superbement rédigés. Du reste, tout le scénario de Richard LaGravenese (un débutant) est construit sur un curieux mais parfait équilibre entre son action (à mi-chemin entre le documentaire et le conte de fées) et ses personnages (un quatuor étonnant, dont le déséquilibre des membres est parfaitement calibré).

Certes, la critique a beaucoup parlé de récupération, de compromis et de mode. S'il est vrai que le film de Gilliam se trouve au confluent de deux genres surexploités ces derniers mois — d'un côté, la rédemption d'un yuppie rapace (*Regarding Henry*, *The*

de tension (le dernier tiers, en particulier, est nettement moins assuré que les deux premiers), *The Fisher King* demeure cette rareté: un film hollywoodien intelligent, pertinent et d'une étonnante maturité. ■

THE FISHER KING

États-Unis, 1991. Ré.: Terry Gilliam. Scé.: Richard LaGravenese. Ph.: Roger Pratt. Mont.: Lesley Walker. Mus.: George Fenton. Int.: Robin Williams, Jeff Bridges, Mercedes Ruehl, Amanda Plummer, Michael Jeter. 135 minutes. Couleur. Dist.: Tri-Star.